

furieuse, et, entraînant avec elles mille épaves, comme un tonnerre roulant, elles déferlent sur la rive dont les galets, parfois refoulés, roulés, entassés, résonnent comme un galop saccadé au milieu d'un cailloux.

Sur les côteaux onduleux, au loin, leur répond comme une autre mer le long balancement des épis et la houle des foins ; le vent court sur les longues tiges, et les courbe ou les relève ou les balance comme le flot fait des algues ; par temps une immense ombre les couvre, flotte quelques instants, puis disparaît, c'est un nuage qui passe comme une pensée sombre glisse un moment sur un front radieux. Sur la nappe battante du fleuve courent des voiles dont l'aile oblique rase le flanc des flots comme celle des aleyons ; elles plongent et replongent, ondulent, disparaissent à demi, puis reparaissent comme en dansant sur la cime des vagues, et s'avancent toujours jusqu'à ce qu'elles atteignent les abords de la rive où elles s'abattent doucement, en ramenant leurs ailes comme des oiseaux fatigués.

Les monts aux larges flancs s'étagent sous leur manteau de verdure fauve et de feuillage frissonnant, aussi épais, aussi fourni que le duvet de l'eider généreux ; et les hauts promontoires, sombres, droits, hérissés de sapins, bardés de rochers noirs, regardant l'espace avec menace, se dressent formidablement dans le fleuve, aux deux extrémités d'un demi-cercle, comme pour encadrer ce tableau de la plus belle nature que le soleil ait jamais éclairée de ses rayons, de la ravissante et enchanteresse Malbaie, ce rêve de la nature, ce morceau du paradis perdu égaré sur notre planète, et que les poètes pourront chanter longtemps dans les vers immortels sans pouvoir dire assez toutes ses éclatantes et innombrables beautés, toutes ses sublimes perfections.

8 juillet 1887.

ARTHUR BUIES.